

# ACTION ET SEDUCTION DANS LA CORRESPONDANCE DE JEANNE DE FLANDREYSY PENDANT LA GRANDE GUERRE <sup>1</sup>

Par Colette Trout

Depuis environ une décennie il y a, en France, un renouveau d'intérêt pour la Première Guerre mondiale, « un devoir de mémoire », comme en attestent les nombreuses études sur ce sujet ainsi que la publication de correspondances de guerre de gens ordinaires.<sup>2</sup> D'autre part, on trouve également un intérêt marqué pour la fonction des femmes pendant cette période, fonction qui semble fortement modelée par le clivage des rôles socio-sexuels que la guerre, paradoxalement, ne fait que renforcer : l'Arrière est principalement le domaine féminin ; le Front est le domaine masculin du combat.<sup>3</sup> Dans *French Women and the First World War*, Margaret Darrow avance qu'il n'existe pas d'histoire des Françaises pour cette époque : il y a des histoires personnelles mais elles ne contribuent pas « à une histoire qui ait une signification collective » (2). Et elle ajoute : « Le Mythe de la guerre, particulièrement dans son incarnation française de fin de siècle, reposait sur l'exclusion des femmes » (15). La Grande Guerre se devait donc d'occulter les femmes afin qu'elle soit « un test et triomphe de la virilité française » (Darrow 15). Cet article, situé à la croisée de ces deux courants de recherche, se focalise sur la correspondance non publiée de Jeanne de Flandreysy avec son grand ami, le Marquis Folco de Baroncelli. Mon propos est de souligner le rôle à première vue banal, mais définitivement crucial que Jeanne de Flandreysy a joué, à travers ses échanges épistolaires avec le Marquis mais aussi avec d'autres correspondants,

---

<sup>1</sup> Les lettres non publiées de Jeanne de Flandreysy et du Marquis Folco de Baroncelli proviennent du fonds Montgolfier dans les archives du Palais du Roure à Avignon. Je tiens à remercier Madame Sabine Barnicaud, la conservatrice du musée et bibliothèque du Palais du Roure, qui nous a malheureusement quittés, pour la grande générosité avec laquelle elle a partagé avec moi ses connaissances en la matière. Je remercie aussi toute l'équipe du Roure, et en particulier Alain Barnicaud, pour leur aide précieuse

<sup>2</sup> Voir, par exemple, *L'Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (Paris : Bayard, 2004) ; *Vrai et Faux dans la Grande Guerre*, sous la direction de Christophe Prochasson et Anne Ramussen (Paris : La Découverte, 2004). Je citerai ici Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère* ». *Lettres du Front et de l'Arrière 1914-1918*, recueillies par Madeleine et Antoine Bosshard, avec postface et notes de Rémy Cazals et Nicolas Offenstadt (Paris : Grasset : 2003) et Gérard Bacconnier, André Minier et Louis Soler, *La Plume au fusil. Les Poilus du Midi à travers leur correspondance* (Toulouse : Privat, 1985) comme exemples de correspondances de gens ordinaires.

<sup>3</sup> Voir les travaux de Françoise Thébaud qui se penche sur le rôle des femmes dès les années 1980 avec *La Femme au temps de la guerre de 14* (Paris : Stock, 1986) et plus récemment « Penser la guerre à partir des femmes et du genre : l'exemple de la Grande Guerre », *Astérior* numéro 2, 15 juillet 2004 ainsi que Margaret H. Darrow, *French Women and the First World War. War Stories from the Home Front* (Oxford: Berg, 2000). Toutes les citations tirées de ce livre sont mes traductions. L'idée avancée juste après la guerre, et reprise par de nombreux historiens, que la Guerre de 14 servit de catalyseur pour l'émancipation des Françaises est soit réfutée ou très nuancée dans ces ouvrages.

pour le sauver d'une situation dramatique, notamment son envoi, pour des raisons disciplinaires, dans la zone des armées. Ecrire, pour Jeanne de Flandreysy est une manière de participer à l'action, action déniée aux femmes sauf dans certains rôles très définis, comme ceux d'infirmières ou de marraines de guerre. C'est aussi, nous le verrons, une manière pour Jeanne de perpétuer les liens intenses qui l'unissent au Marquis

### *Les rapports entre Jeanne de Flandreysy et le Marquis Folco de Baroncelli*



Jeanne de Flandreysy est relativement peu connue du grand public français, mais pendant sa longue vie (1874-1959), elle fut un personnage controversé dans les milieux Avignonnais. Femme indépendante<sup>4</sup> et passionnée, tour à tour journaliste, femme de lettres et mécène, elle mena à bien une croisade pour la défense de la culture méditerranéenne avec le soutien financier et moral du très influent Jules Charles-Roux, grand industriel et homme politique marseillais.

---

<sup>4</sup> Jeanne, née Mellier à Valence, se fabriqua en 1889, faire-part à l'appui, un mariage avec un Comte écossais, Aymar de Flandreysy, qu'elle fit mourir promptement. Grâce à « ce mariage », elle obtint un titre et surtout un laissez-passer pour naviguer plus librement dans les milieux parisiens et provinciaux à une époque où l'on voyait d'un œil suspect l'indépendance féminine, surtout si elle était doublée d'ambition.

Sa passion pour la défense de la Provence ne fit que grandir quand elle rencontra en 1900 Frédéric Mistral, grand poète et Prix Nobel en littérature (1904) pour son œuvre écrite en provençal. En 1918, elle racheta le vieil hôtel du XVe siècle de la famille Baroncelli-Javon, auparavant baptisé par Mistral « Palais du Roure », que Jeanne de Flandreysy transforma en une bibliothèque et un musée qui abritent aujourd'hui une des plus riches collections sur la culture méditerranéenne dans le Sud de la France<sup>5</sup>. En 1914, lorsque Jeanne entame sa longue correspondance avec le Marquis, elle a 40 ans. Elle avait rencontré Folco en 1908 lors d'un tournage de *Mireille* en Camargue. Leur attraction fut immédiate, entretenue par leur passion commune pour le Félibrige et la littérature. Folco était un personnage fascinant et séduisant : descendant d'une de ces grandes familles italiennes établies lors de la papauté en Avignon qui avait fait construire, on l'a vu, l'Hotel des Baroncelli-Javon, il avait le goût pour l'aventure. Il s'était installé en Camargue, lieu sauvage à cette époque, où il devint manadier et partageait la vie rude des gardians, laissant sa femme et ses trois filles dans leur propriété des *Fines Roches*.<sup>6</sup> Il était de surcroît un poète de langue provençale. Le Marquis de Baroncelli était donc un être assez exceptionnel dans ses goûts et idées, certains diraient même excentrique pour un homme de sa classe sociale,<sup>7</sup> avec une sensibilité à fleur de peau, déchiré entre ses désirs et ses devoirs.

C'est avec cet homme, objet de culte pour certains,<sup>8</sup> que Jeanne de Flandreysy va entretenir une correspondance suivie sous laquelle couve une amitié amoureuse vivace. Quand la guerre éclata, Folco de Baroncelli était un homme de 46 ans, déjà ébranlé par de nombreux soucis personnels et domestiques. Jeanne de Flandreysy, elle, est vue comme une femme mondaine, soignant sa réputation de femme de lettres, partageant sa vie entre Valence, sa ville natale où habitaient ses

---

<sup>5</sup> « Mariée en 1936 à l'éminent archéologue Emile Espérandieu, ils créèrent ensemble la Fondation Flandreysy-Espérandieu dont la ville d'Avignon hérita par donation en 1944. [...] en 1952 L'Institut Méditerranéen du Palais du Roure [vit le jour] et fut placé sous l'autorité des Universités d'Aix-Marseille et de Montpellier » (tiré de la brochure sur le Palais du Roure, publiée par la ville d'Avignon).

<sup>6</sup> Un de ses buts était de restaurer ce qu'il pensait devait être la « vraie race » des taureaux camarguais, abâtardie par de nombreux croisements. Cette action est à mettre en parallèle avec la restauration de la langue et culture provençales à travers la reconstitution de traditions qui s'étaient perdues.

<sup>7</sup> Voir le livre de Robert Zaretsky, *Cock and Bull Stories : Folco de Baroncelli and the Invention of the Camargue* (Lincoln: U. of Nebraska P, 2004) dans lequel il brosse le portrait d'un Baroncelli farouchement attaché aux traditions qu'il n'hésita pas à créer parfois de toutes pièces. Un grand metteur en scène du passé qui sut finalement utiliser le gouvernement central pour conserver la Camargue, spécialement à travers son rôle indirect pour la création du *parc national régional*.

<sup>8</sup> Voir le livre d'Henriette Dibon, *Folco de Baroncelli* (Nîmes : Impr. Bene, 1982). Si Dibon, qui prendra la relève de Jeanne de Flandreysy comme archiviste du Palais du Roure, encense le Marquis dans son ouvrage, elle brosse un portrait impitoyable de Jeanne. Elle nous la montre comme une femme sans compassion, égocentrique qui avait jeté son dévolu sur le Marquis et l'exploitait pour ses propres besoins.

parents, et Paris, œuvrant sans relâche, toutefois, pour la conservation du patrimoine provençal.

### ***Ecrire pendant la Grande Guerre : l'effet de genre***

La correspondance entre les deux sexes pendant la Première Guerre mondiale est un fait courant, et touche toutes les classes sociales. Mari et femme, fiancés, amants, mère et fils, sœur et frère, on s'écrit abondamment, souvent une fois par jour.<sup>9</sup> Jeanne en est fort consciente, elle qui entretient une correspondance prodigieuse non seulement avec le Marquis, mais aussi avec ceux qu'elle doit convaincre de son innocence, de même qu'avec ses amis, dont elle reçoit constamment des lettres du front : « Jamais on ne s'était tant écrit, mon pauvre ami ! Et puis ces lettres du front ce sont de vrais journaux. On les lit, on se les fait passer, on les copie, on les adresse aux membres de la famille, c'est un train d'enfer » (lettre du 2 février 1915).<sup>10</sup> La correspondance de Jeanne s'inscrit dans ce grand mouvement épistolaire national, ce qui lui est d'autant plus facile, qu'écrire lui vient facilement, vu sa position sociale et ses ambitions de femme de lettres. Comme tout le monde, elle veut garder le contact avec les êtres chers, et surtout avec Folco de Baroncelli. Elle lui écrit tous les jours, souvent deux fois par jour, de longues lettres déployant des trésors d'ingéniosité pour l'empêcher de s'écrouler moralement et déjouer la censure officielle. Durant ces cruelles années Jeanne fut, littéralement, la bouée de sauvetage du Marquis.

Bien que les lettres de Jeanne soient écrites sur le vif, il serait naïf, comme l'ont démontré de nombreuses études sur la correspondance, de croire que les lettres représentent une écriture au degré zéro, complètement spontanée. Il est vrai que Jeanne écrit souvent très vite, fréquemment dans le train, ou dans un buffet de gare pendant ses nombreux voyages lorsqu'elle va solliciter telle ou telle personnalité ou ami/e pour plaider la cause de Folco, griffonnant de longues lettres au crayon quand la plume à encre lui fait défaut. Ses lettres n'en passent pas moins par « un filtre », par ce que Mireille Bossis appelle « un passage de l'imaginaire de celui qui écrit », imaginaire influencé par « le code socio-culturel qui sous-tend chaque lettre ».<sup>11</sup> N'oublions pas non plus qu'il faut remettre les lettres dans leur époque, et dans leur situation spécifique. Ceci est d'autant plus important, comme le fait

---

<sup>9</sup> Dans « Aimer et gouverner à distance. Aperçus sur la correspondance familiale durant la Grande Guerre » dans *Eloignement géographique et cohésion familiale* (XVe-XXe siècle) sous la direction de Jean-François Chauvard et Christine Lebeau, Strasbourg : P.U. de Strasbourg (2006), Christophe Prochasson révisé le nombre déjà impressionnant de lettres – un million par jour – à un nombre voisinant quatre millions de lettres par jour, sans compter les quelques 150000 à 200000 paquets.

<sup>10</sup> Pour souligner l'abondance de la correspondance à tous les niveaux sociaux, Jeanne fait aussi allusion à sa domestique Marcille dont le frère est au front et qui « reçoit *tous les jours* (souligné par Jeanne) des lettres immenses et la femme de son frère en reçoit tout autant » (lettre du 19 janvier 1915).

<sup>11</sup> *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social* (Paris : Ed. Kimé) : 9.

remarquer Christophe Prochasson,<sup>12</sup> lorsqu'il s'agit de correspondance de guerre qui est soumise à de lourdes contraintes : la censure militaire, en étant une, bien sûr ; la non fiabilité du système postal, en étant une autre, et enfin l'auto-censure - on ne peut ni veut tout dire pour ne pas trop inquiéter ses proches. On écrit - et jusqu'ici on a surtout étudié les lettres de combattants des tranchées – pour garder le contact, pour combler la distance entre les êtres aimés et pour donner de ses nouvelles et en avoir de l'arrière, de sa famille et de ses amis. Les destinataires répondent aussi pour les mêmes raisons, mais ils ou elles ne font pas l'expérience directe de la guerre. Les lettres de Jeanne n'échappent point à ces *topoi*. Savoir si Folco reçoit bien ses lettres et vice-versa est une obsession.<sup>13</sup> Ils numérotent leurs lettres, les recommandent et à partir d'août 1915, quand la situation de Folco à Toul (près du front) empire et que la censure se fait plus sévère, décident de faire précéder chaque lettre d'une carte postale pour annoncer l'arrivée de la missive. Cela n'évite pas, néanmoins, les malentendus quand les lettres arrivent en retard ou dans un ordre chronologique bouleversé. De plus, pour déjouer la censure, Jeanne va élaborer tout un système codé pour parler des démarches qu'elle entreprend en faveur de Folco et qui mettent en cause des personnages importants qu'elle ne peut nommer directement.

N'oublions pas non plus qu'il s'agit d'une correspondance de femme durant la guerre qui répond à certaines exigences sociales. Ecrire des lettres est une tâche éminemment féminine d'après la propagande de l'époque. La femme, plus apte à communiquer, est le conduit naturel pour faire le lien entre l'arrière et le front.<sup>14</sup> Jeanne envoie à Folco des nouvelles « du pays », de sa famille<sup>15</sup> et de ses amis ; elle lui fait circuler des lettres du front ou lui en recopie de longs passages ; le tient au courant des nouvelles de la guerre et lui envoie des journaux et des paquets de gâteries. Darrow indique que selon le discours officiel, les femmes seraient les plus appropriées pour conserver le moral des soldats, et les rappeler, si besoin est, à leurs devoirs. Les hommes se battent pour la mère patrie, symbolisée par les femmes de leur famille ou dans leur vie (79). Jeanne écrit, elle aussi, assez souvent dans une veine moralisatrice et patriotique mais elle adapte judicieusement ces modèles pour ses propres besoins, comme nous le verrons plus bas

Là où les lettres de Jeanne débordent le cadre assigné à cette correspondance, c'est qu'elle la considère comme une contribution à l'effort de

<sup>12</sup> « Aimer et gouverner à distance. Aperçus sur la correspondance familiale Durant la Grande Guerre »

<sup>13</sup> Folco s'angoisse quand il ne reçoit point de ses nouvelles, avant même qu'il ne soit mobilisé : « *Ne me laissez pas ainsi sans nouvelles* », s'écrie-t-il dans sa lettre du 18 janvier 1914. L'absence de nouvelles avait été occasionnée par un problème postal.

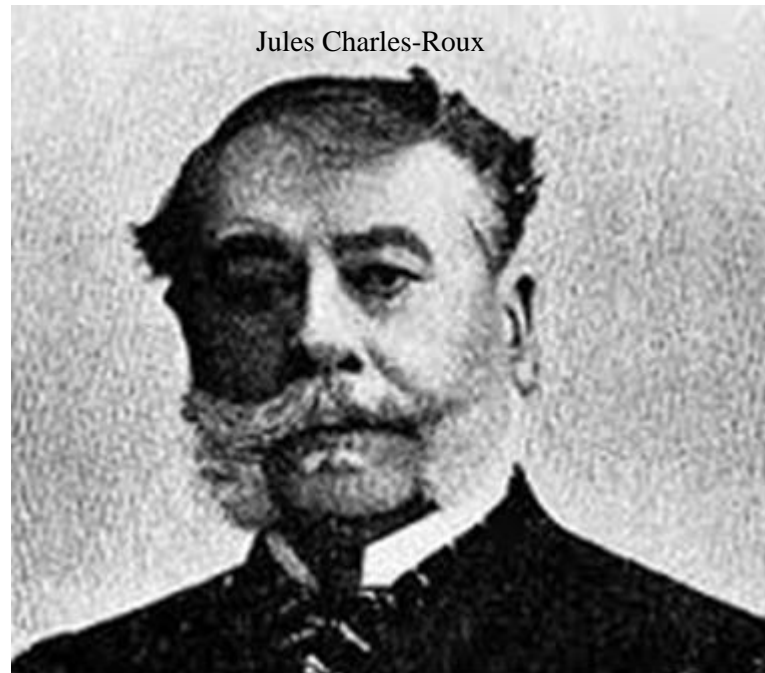
<sup>14</sup> Voir *French Women and the First World War*, (79).

<sup>15</sup> Il y a là une certaine ironie, car la femme de Folco est trop déprimée pour lui écrire, dépassée par les événements et laissée seule pour s'occuper des affaires familiales. C'est Jeanne donc qui donne des nouvelles à Folco de sa famille – de ses filles et frères surtout, l'un d'entre eux, Henri, étant au front.

guerre. C'est d'ailleurs exactement en ces termes qu'elle conçoit sa correspondance lorsqu'elle écrit au Marquis : « *Quand je vous dis que, cette année, mes amis m'ont fait donner (sic) – ça a été ma façon à moi de faire la guerre, de prendre part au combat,...* » (lettre du 6 avril 1916).<sup>16</sup> Ce n'est pas le fait d'écrire abondamment qui est, somme toute, un acte commun pendant la Première Guerre

mondiale, mais c'est la manière dont Jeanne utilise sa correspondance qui transforme ce geste épistolaire en action ; en un combat permanent contre l'emprise tentaculaire de la machine guerrière qui menace de broyer son ami. En effet, celui-ci est accusé, fin mai 1915, de propos défaitistes et « pacifistes »<sup>17</sup> et sera envoyé, par les autorités militaires, dans la zone des armées à Toul, séparé de son bataillon régional et de sa classe d'âge de mobilisation. Jeanne fera jouer toutes ses connaissances- en particulier Charles-Roux et d'autres personnalités influentes - pour réhabiliter le nom du Marquis et le faire réinstaurer dans une compagnie proche de son mas.

Jules Charles-Roux



### ***Les lettres au Marquis de 1915 : sauver un homme de lui-même et de l'armée***

Le 17 février 1915, le Marquis apprend sa mobilisation et Jeanne le 19. Dans un premier temps il va être affecté à Avignon, mais dénoncé pour des propos antimilitaristes, il frôle le Conseil de Guerre, qui lui sera épargné, mais est envoyé le 20 juin à Toul, près du front, comme mesure disciplinaire.<sup>18</sup>

<sup>16</sup> Presque un an auparavant, elle lui écrit dans ses mêmes termes, tout à fait appropriés pour la correspondance féminine de l'époque : « *Je veux me donner la tâche de vous écrire le plus souvent et le plus longuement possible pour vous aider un peu à traverser ces si tristes heures, ce sera ma façon à moi de servir un peu le pays* » (29 mai 1915)

<sup>17</sup> On ne sait pas trop au juste quels sont été les propos du Marquis, sauf que son tempérament méridional a dû le mener à une certaine véhémence. Mais étant donné son affiliation avec la grève de 1907 (ceci fait allusion à la grève des propriétaires et ouvriers viticoles en rébellion contre le gouvernement parisien), il n'est pas étonnant que la réaction des autorités ait été rapide, car toute manifestation régionaliste était considérée comme une attaque contre l'unité nationale. Dans sa lettre du 25 juillet 1915, Folco écrit qu'il aurait eu connaissance d'un document que son Commandant à Toul lui a lu, le lavant de l'accusation de propos antimilitaristes, mais l'accusant d'avoir eu « la langue un peu longue [...] ». Ce document conclut à une bagatelle et tout le Midi croit à des choses sérieuses, voilà où est le point épouvantable. Malheureusement ce document ne peut être rendu public *pour le moment* » (souligné par Folco).

<sup>18</sup> Le document officiel de l'armée, provenant de Marseille et daté du 27 mai 1915, est rédigé dans les termes suivants : Le soldat de Baroncelli-Javon du Régiment Territorial d'Avignon a donné lieu à des plaintes relativement

Le reste de cette étude se concentrera sur les lettres de 1915, car c'est le moment où le Marquis, mobilisé, se débat dans une situation cauchemardesque, pris dans une série de contretemps et de démarches sans fin, démarches initiées par Jeanne de Flandreysy avec l'aide d'amis influents dont Charles-Roux, afin que, ayant échappé au Conseil de Guerre, son honneur puisse être réhabilité et qu'il puisse réintégrer une compagnie proche de chez lui (ce qui aurait dû arriver vu son âge et ses charges familiales). Jeanne, dans sa correspondance, a une double mission - le sauver de l'armée et le sauver de lui-même. Elle utilise ce que j'appellerai des « stratégies narratives » pour que Folco ne perde pas l'espoir et voie en elle l'amie à toutes épreuves qui va lui apporter le salut.

Jeanne manie avec habileté la stratégie « de la carotte et du bâton ». D'une part, elle prend part à ses malheurs et loue Folco pour son courage au milieu de toutes ses épreuves. Voici un exemple parmi tant d'autres de ce que Jeanne lui écrit le 25 mai lorsque qu'elle apprend les calomnies dont il est la victime :

*Mais [...] il reste une chose indéniable : c'est que la vie vous martyrisé (sic), vous broie, vous écrase chaque jour davantage, c'est que vous avez lutté jusqu'ici comme un centaure, et que vous avez une âme de héros et non pas une âme de traître – Toute la beauté, toute la grandeur de votre vie est là pour protester- 46 années de pareille envergure ne peuvent pas aboutir à un geste pareil.*

Les « années de pareille envergure » font allusion au dévouement et sacrifice héroïque, selon, Jeanne, du Marquis pour la cause du félibrige.<sup>19</sup>

Elle aime aussi à lui rappeler le passé glorieux de sa famille. Lorsqu'elle lui envoie le plan qu'elle a projeté pour son ouvrage sur l'histoire des Baroncelli depuis leurs origines, elle lie la révolte qui anime certains de ses ancêtres à son propre goût pour la justice : « *Ne faut-il pas voir en eux les maîtres qui vous ont enseigné la fierté qui dédaigne les victoires injustes des puissants et l'obstination*

à des propos démoralisants qu'il aurait tenu (sic) en public. /J'ai fait procéder à une enquête par la Gendarmerie ; les résultats ne sont pas assez concluants pour permettre de traduire devant le Conseil de Guerre/ Toutefois j'estime qu'il y a intérêt à envoyer ce militaire dans une région plus rapprochée du front./ En conséquence, j'ai l'honneur de demander que le soldat soit affecté à un corps d'une région avoisinant le Front./ Signature illisible

Le Ministre répond à cette demande en affectant le soldat de Baroncelli – Javon « pour la durée de la Guerre au 42ème Régiment Territorial d' Infanterie de Toul »

<sup>19</sup> Passé son choc initial après avoir appris sa mobilisation, nouvelle qui l'avait laissée sans voix « j'ai été si accablée par la nouvelle que je n'ai rien su vous dire en vous écrivant » (le 19 janvier 1915), Jeanne lui écrit le lendemain une lettre plus tonique qui allie le topos patriotique à celui du rôle de Folco pour son « pays » : « *Maintenant , mon pauvre cher ami, il faut offrir tout cela [ses souffrances] à Dieu pour le salut de vos Idées et de la Provence- La France vaincue nous serait-il possible, en Provence, de revenir aux arcs de triomphe que nous étions en train de construire ? Il faut bien accepter cette voie là pour le moment [se battre pour sa patrie]* » (lettre du 20 février 1915)

*avec laquelle vous lutterez, seul s'il le faut, pour sauver les causes dont vous vous serez fait le champion ?* » (Lettre du 19 mai 1915).

Elle souligne également à maintes reprises « *sa destinée de poète* ». « *Vous êtes né pour cela et pas pour autre chose* » (lettre du 23 avril 1915).<sup>20</sup> Il faut donc qu'il continue à écrire malgré les conditions terribles où il se trouve. Elle se demande, d'ailleurs, si de ces « *heures pénibles, de tout cette angoisse ne va (sic) pas sortir des vers admirables !* » (Lettre du 21 février 1915). En insistant sur ses nobles contributions à la culture provençale ainsi que sur son courage farouche pour combattre seul et contre tous, Jeanne suggère implicitement au Marquis qu'il ne peut pas abandonner sa lutte dans le cas présent. Il est un modèle pour le peuple et ceux qui le suivent. D'où l'importance pour Jeanne que le nom de Folco soit lavé de tout soupçon de trahison. De plus, elle le représente à lui-même comme un être d'exception, un poète doué qui doit continuer son œuvre. A côté de cette reconnaissance enthousiaste des mérites de Folco, reconnaissance qui sert à redonner une estime de soi à son ami souvent au bord de la dépression,<sup>21</sup> Jeanne n'hésite pas, d'autre part, à l'admonester quand elle juge qu'il se vautre dans le désespoir. Elle le fait sans détour. Ainsi dans la lettre du 4 mars 1915, elle lui écrit : « *Vous savez que je vous admire pour votre œuvre sans égale, mais je n'aime pas vous entendre gémir contre la France, c'est-à-dire vous voir faiblir...* ». Le 16 mai, devant sa passivité, elle l'exhorte à l'action en termes non voilés : « *Mais remuez-vous un peu vous-même, cher ami, sans cela je ne vous reconnaitrai plus- Il faut aller un peu au devant de sa destinée et aider ceux et ce qui vous aident* ».

Jeanne se démène sans trêve pour lui : elle taraude Charles-Roux par écrit et de vive voix pour faire avancer les choses ; sillonne la Provence, en pleine canicule pour obtenir des signatures pour des pétitions qui font foi du caractère moral et patriotique du Marquis, et au moment où il y a une lueur d'espoir – Folco va obtenir une permission agricole pour aider aux vendanges – il ne cesse de se plaindre. Excédée, elle lui écrit une lettre où elle ne mâche pas ses mots :

*« A votre âge, mon pauvre ami, et quand on est l'individualité que vous êtes, il ne faut pas fléchir ainsi. Vous vous conduisez en faible, comme un enfant. L'enfant se révolte et l'homme accepte. Je ne suis qu'une femme mais je vous assure que j'ai une autre capacité d'endurance, un autre souffle dans le malheur. [...]. Vous devriez prendre un peu plus à cœur votre rôle de héros. Quelle confiance voulez-vous que nous fassions à un homme qui ne*

<sup>20</sup> Auparavant, dans une lettre du 19 janvier 1915, elle écrit : « *Quand on pense à ce que vous portez en vous, quand on songe à ce que vous pourrez faire soit dans votre journal, soit dans des vers, soit pour l'étude du cheval...* »

<sup>21</sup> Le 9 avril, elle lui écrit : « *Vous verrez que je n'ai travaillé que pour votre oeuvre, que pour vous idéaliser vous-même (c'est moi qui souligne) aux yeux de tous* ».



*peut jamais arriver à dominer ses nerfs ? Un docteur, un psychologue qui vous lirait serait forcé de conclure en ces termes : avec une sensibilité pareille tout est possible, cela relève de la maladie. »*

Elle pique l'amour propre de Folco, pour essayer de le faire réagir, puis continue sa longue lettre plus calmement, récapitulant toutes les progrès qui ont été faits pour venir à son aide. Elle l'assure que l'oncle Jean (c'est le pseudonyme qu'elle se donne pour déjouer la censure)<sup>22</sup> : « *N'embêtera pas Jacques (=Folco) en quoi que ce soit. On sera de grands amis qui ne veulent plus se nuire sous le prétexte de s'aimer* ».<sup>23</sup>

Jeanne utilise aussi des techniques plus subtiles quand elle recopie des lettres d'amis du front ou lui apprend la mort de gens qui leur sont proches, des fils, neveux et des pères de l'âge de Folco. Elle lui parle également de son frère Henri qui a été blessé : « [...] *sa blessure a dû vous faire bonheur et plaisir à tous. Il représente la famille, tout votre passé sur le front, ce pauvre petit. Celui qui a le moins reçu, donne le plus...* » (lettre du 10 avril 1915). En bref, dans ces rappels de la souffrance des autres, Jeanne veut relativiser la situation de Folco, et lui rappeler que lui non plus ne peut échapper à la souffrance : « *au fond si vous n'aviez pas votre petite part de tribulations, tout serait à craindre pour l'avenir. La souffrance est un capital humain que nous devons tous partager* » (lettre du 27 février 1915). Et dans sa lettre suivante, elle met en contraste l'élan des hommes, après cependant « *sept derniers mois d'épreuves et de deuils* » et l'âme « *si différente, si disposée toujours, si vite prête à souffrir de tout* » de son ami (lettre du 28 février).

Ces rappels des autres autour de lui sont aussi une façon de faire en sorte que Folco détourne son attention de lui-même et de ses soucis. Jeanne lui demande inlassablement de travailler pour elle, de traduire certains passages du provençal ou de lui donner son avis sur ce qu'elle entreprend. Elle ne manque pas une occasion d'aborder des sujets qui le captivent : le Paris de la Guerre, et bien sûr, elle parle longuement du félibrige, Mistral notamment et de sa sagesse.<sup>24</sup>

---

<sup>22</sup> Jeanne élabore toute une histoire pour parler de la situation de Folco afin de ne pas éveiller les soupçons de la censure. Ainsi, elle appelle Folco soit Jacques (ce qui est aussi le prénom réel d'un des frères de Folco), soit Albert, et il est censé être dans un sanatorium, aux Toulettes, atteint de tuberculose. Cette maladie représente les calomnies dont il est la victime, et il a besoin de sortir des Toulettes (Toul, évidemment) pour finir sa guérison. Elle se donne le pseudonyme de l'Oncle Jean et Charles-Roux sera Charlotte. Elle forge des noms pour cacher la vraie identité de nombreuses autorités militaires, comme le Général de Torcy qui devient Hélène, ainsi de suite. Certains amis fidèles connaissent le code et peuvent ainsi communiquer avec Jeanne et Folco en ces termes. Déchiffrer le code fut un défi pour moi !

<sup>23</sup> Cette lettre est dactylographiée : Jeanne l'a-t-elle tapée elle-même après coup, c'est-à-dire des années plus tard ou a-t-elle fait un brouillon à la main et l'a-t-elle tapée aussitôt car elle la jugeait très importante ? Nous ne le savons pas.

<sup>24</sup> Elle se lamente de ne pas savoir le provençal, « *comme je vous aurai mieux soutenu, mieux consolé !* » (lettre du 27 juin 1915). Plus tard, en 1916 lorsque Folco est à Peccai, et se sent comme un prisonnier, Jeanne

Mais le plus important, certainement, c'est que Folco sache qu'elle ne l'abandonnera jamais à son sort : « *Si Jacques devait monter sur l'échafaud, c'est moi qui l'accompagnerais* » (lettre du 27 octobre 1915), même après des malentendus dramatiques. Ainsi, il lui aurait écrit (nous n'avons que la lettre de Jeanne), et elle le transcrit en majuscules « QUE [LEUR] AMOUR ETAIT MORT » (lettre du 4 juillet).<sup>25</sup> Il leur faut plusieurs lettres pour régler cette affaire. Jeanne, le 10 juillet fait allusion à l'une de leur premières rencontres 8 ans auparavant : « *ce même jour (10 juillet) je revenais de Nîmes où j'avais dû vous assurer de mon amitié, cette fois encore... Vous a-t-elle jamais manqué depuis ?* ». Puis elle se remet au travail pour Folco à une allure infernale. Elle ira même jusqu'à Troyes le 16 novembre 1915, dans la zone des armées, pour plaider la cause de son ami auprès du Général de Torcy, l'autorité la plus élevée dont relève Baroncelli– lui demandant de le faire muter dans son « pays ». Jeanne, malgré son immense fatigue et le manque parfois de reconnaissance de Folco, ne le laissera jamais tomber : c'est une certitude que le Marquis a acquise, certitude qui l'aide sans mesure à supporter ses misères malgré ses plaintes. Lorsque Jeanne est proche du but – faire transférer Folco à Nîmes – mais se trouve encore en butte à un contretemps administratif - elle s'écrie : « *Je me ferai hacher plutôt que de céder. Tout ce que je pourrai faire sera fait, je vous le jure...* » (lettre du 21 novembre 1915).

### ***Lettres aux tiers pour plaider la cause de son ami***

Dans ses lettres, Jeanne commente souvent son abondante correspondance liée au « sauvetage » de Folco. En effet, non seulement a-t-elle écrit chaque jour pendant trois ans à Folco<sup>26</sup> mais, surtout après le transfert de son ami à Toul en juin 1915, elle a poursuivi une correspondance fournie avec Charles-Roux, en plus de ses fréquents voyages à Paris et à Marseille pour lui parler en personne du cas Baroncelli, ainsi qu'avec d'autres personnes influentes et amis qui pourraient aider le Marquis. Je n'ai pas le temps ici de présenter les lettres fort habiles de Jeanne selon les différents destinataires auxquels elle s'adresse pour plaider la cause du Marquis, mais, à titre d'exemple, j'évoquerai sa lettre écrite après sa rencontre du

---

s'essaiera à lui écrire dans cette langue (lettres en provençal du 27 et 28 avril 1916). Elle se sent comme « *les enfants qui apprennent à écrire, je ne vais pas vite* » (lettre du 6 mai 1915)

<sup>25</sup> Ces lettres du 4-5 et 6 juillet sont dactylographiées et elle lui demande de les détruire.

<sup>26</sup> Je me suis concentrée ici sur les années 1914-1915, mais Jeanne a continué une correspondance suivie en 1916, au même rythme qu'auparavant, car Folco, malgré son transfert continue à être sérieusement déprimé.

16 novembre 1915 avec le Général de Torcy. Elle décrit cette rencontre par le menu à Folco dans une lettre de plus de 10 pages rédigée dans le train, lettre qui montre, si besoin est, son art de l'argument approprié. Sachant que le Général est un catholique pratiquant, noble de surcroît, et attaché au Midi, elle cite, lors de leur entrevue, tout d'abord des hommes d'église de poids tels que l'archevêque d'Aix ou le Cardinal de Laboissière qui tous, rapporte-t-elle, lui ont dit : « *allez demander un conseil au Général de T. qui a déjà été si bon pour notre pauvre ami. Exprimez-lui toute notre gratitude et priez-le qu'il nous [...] aide à rendre un Père à ses enfants, à son foyer, et à réparer une odieuse injustice* ». Ayant, pour ainsi dire montré ses « lettres de respectabilité », Jeanne en vient au sujet le plus controversé : de quoi le Marquis a-t-il été accusé ? Ici sa réponse est tout à fait appropriée pour mettre le Général de leur côté, vu ses convictions :

- Il a été accusé, lui ai-je dit, par trois libres-penseurs (j'ai raconté ici l'incident de la chasse) qui ont peut-être bien pu lui avoir entendu dire : 'La France a été plongée dans une telle impiété ces dernières années qu'il se pourrait bien qu'elle ait à expier tout cela !'<sup>27</sup>
- Mon Dieu, Madame, il a dit là, tout haut, ce que bien d'autres ont pensé tout bas et même ce que d'autres ne se sont pas cachés pour dire publiquement. Mais c'est bien ce que j'avais pensé de suite ; c'est une question politique ; une question religieuse.

Une contre-expertise de ces propos ayant été refusée, rien, toutefois – ajoute Jeanne - n'a pu être retenu contre le Marquis sauf qu'il a eu « *la langue un peu trop longue* » (souligné par Jeanne). Grâce à ces habiles arguments, le Général est gagné à la cause du Marquis. Il est « tout ému », et fera tout en son pouvoir pour le faire transférer à Aix ou à Nîmes, car demander un transfert à son dépôt d'origine pourrait faire reculer Legeai (nom de code pour le Général Servières, sous les ordres duquel Baroncelli est directement placé). Plus tard, Jeanne écrira au Général pour lui demander d'autres « conseils » quant au meilleur lieu pour Folco dans le Midi (lettre du 17 décembre 1915). Le Général signera la mutation de Folco à Nîmes.

---

<sup>27</sup> Cette version, sans être totalement sans fondement, semble bien être de l'invention de Jeanne, si on se réfère aux lettres de Folco du 4 août 1914, lorsque la guerre est déclarée depuis peu : « Malédiction aux riches dont le cœur est un lingot, qui ne cherchent dans la guerre qu'à amplifier leur orgueil et ne regardent pas le sillon de larmes qu'elle creuse » et du 19 février 1915, lorsqu'il apprend sa mobilisation : « ...*que ceux qui acceptent la responsabilité de laisser éclater des guerres sont coupables ! Et comme je commence à comprendre la sincérité des socialistes comme Jaurès : ce sont des utopistes, mais les utopistes du Bien, tandis que les autres, sont les utopistes du Mal* ».



**« Jacques est sauvé. Bonheur immense qui rend malade. »**

C'est en ces termes que Jeanne accueille la nouvelle du transfert de Folco à Nîmes. Il y aura encore bien des contretemps avant que celui-ci ne se retrouve finalement, à partir de 1916, au Peccais près de chez lui, assigné à la garde de prisonniers. Jeanne n'a pas failli. Celle que Folco avait choisie comme son « rocher ferme » (lettre de Jeanne du 19 mars 1915) a mené à bien sa mission. Elle est la seule qui eut la détermination, contre vents et marées, de poursuivre ses démarches et de le sortir d'une situation jugée inacceptable. Outre les lettres qu'elle écrivit aux autorités, aux amis et connaissances susceptibles d'aider Folco, il y a ce témoignage de fidélité et d'amour pour son ami, un témoignage de plus de 1000 lettres, qui soutiennent, exhortent, admonestent, encouragent le Marquis à ne pas sombrer dans la dépression. Correspondance dans l'action, correspondance de l'action

dans laquelle la plume se fait instrument de combat pour sauver l'être aimé. Correspondance aussi de la séduction car aux moments les plus sombres de leurs rapports, n'écrit-elle pas : « Je ne cherchais qu'une chose vous ramener à moi par de nouvelles bontés, de nouveaux sacrifices, par de nouvelles splendeurs pour votre œuvre ». Jeanne s'est faite indispensable, elle fut la seule et l'unique à ne pas perdre espoir pour garder/reconquérir à travers une amitié épurée par la souffrance un homme qu'elle sentait peut-être s'éloigner d'elle, sous les coups du malheur<sup>28</sup>.

<sup>28</sup> Les photographies sont la propriété du Palais du Roure, ville d'Avignon

Jeanne de Flandreysy  
Correspondance de la Grande Guerre à  
Folco de Baroncelli  
Tome I (1914-1915) –  
Sauver le grand homme,  
réhabiliter l’image de la petite patrie  
Édition de Colette H. Winn et Colette Trout

Ce volume réunit pour la première fois les 616 lettres que Jeanne de Flandreysy a échangées avec Folco de Baroncelli en 1914-1915. Au-delà du geste de communication, l’écriture constitue pour Jeanne un instrument de communion, un moyen d’action pour le sauver et un tremplin pour la création.

Par ces milliers de lettres écrites non seulement à Folco de Baroncelli mais aussi à d’autres soldats, Jeanne de Flandreysy participe, comme de nombreuses femmes pendant la Grande Guerre, au rôle de celui de marraine de guerre qui consistait à échanger une correspondance avec des soldats afin de les encourager, de les écouter et de les consoler. « *Je veux me donner la tâche de vous écrire le plus souvent et le plus longuement possible pour vous aider un peu à traverser ces si tristes heures. Ce sera ma façon à moi de servir un peu le pays...* ». Jeanne a servi son pays : « *Je ne sais rien de plus grand. Et j’en ai, comme ça, des lettres merveilleuses du front, mais je ne puis tenir le coup à cette correspondance.* » Une autre tâche jugée indispensable pour le sexe féminin : « *Madeleine et moi avons bêché le jardin potager et planté des tomates, et c’est un travail dont on n’a pas idée si on ne l’a jamais fait... nous commençons à nous sentir un peu moins des bouches inutiles* ». Elle s’est impliquée dans les soins apportés aux défenseurs de la patrie. Elle a accueilli des familles qui fuient Paris. Parce qu’elle était journaliste, de nombreuses personnes s’adressent à elle pour être leur porte-parole, pour intercéder en leur faveur auprès de personnes influentes. Elle mobilise tous ses efforts dans ce rôle d’avocate auprès des autorités civiles comme militaires : retrouver le corps d’un fils mort, obtenir une permission, faire rapatrier un soldat blessé, pour qu’un fils unique ne soit pas envoyé au front, pour qu’un soldat change de secteur. ...

Toute cette correspondance de Jeanne de Flandreysy est conservée au Palais du Roure dans le fonds Montgolfier. C’est une correspondance volumineuse de 998 lettres. Elles nous apportent des renseignements sur cette longue guerre comme dans sa lettre datée des Lierres du 6 août 1914 dans laquelle elle rappelle « *l’historique séance du Parlement français du 4 août 1914 (à la Chambre des députés) au cours de laquelle neuf cents élus représentant toutes les opinions ont manifesté unanimement et sans restriction leur volonté bien arrêtée de défendre le pays, sa confiance en la force de ses armées...* ». Et nous suivons à travers ses lettres les péripéties dramatiques. Dans ses lettres datées du dimanche 17 janvier, et des 19 janvier puis du 20 janvier 1915, Jeanne de Flandreysy nous rapporte l’histoire vécue sur le front « *A Lyon, on est atterré de notre échec de l’Aisne. Les Colomb en ont eu des nouvelles et m’ont transmis à ce sujet la lettre d’un amiral « ... cette malheureuse crue qui est la cause directe de l’échec de Crouy, comme celle de la Marne, le 29 Novembre 1870, le fut de la reculade finale de l’armée de Ducrot, en dépit de la belle bataille de Champigny ... »* et ses lettres nous donnent des détails importants pour l’Histoire. D’autres lettres telle celle du 23 mars 1915 qui rapporte les articles du Times dont les Débats ont donné la traduction « *ce qui a perdu la France...au point de vue politique, elle n’était dirigée que par des Méridionaux, que l’apport des provinces du Nord n’était pas suffisant pour combattre ce méridionalisme outrancier. La Gazette de Lausanne en dit autant...* ».

Pour cette année de commémoration de la fin de la Grande Guerre, ce livre a toute sa place, même une place privilégiée pour ceux passionnés par l’histoire, notre histoire si calomniée pendant cette période.

